Sécularisation, déchristianisation, laïcisation aux XIXe-XXe siècles
Le lent défrichement de la mémoire chrétienne

Simona Nicoară
Historienne

Maître de conférences à l'Université « Babeş-Bolyai »

Cluj-Napoca

Une ancienne prophétie semble se vérifier de nos jours : *Ceux qui ne croient pas s'en moquent… Les croyants se taisent, mais toute langue qui blâme est libre de le faire* – ce sont les paroles de St. Basile (Epîtres, 92), écrites vers l'an 372 ap. J.-C.[1] Après un recul chrétien de cinq siècles, on se trouve indiscutablement à l'époque de l'athéisme généralisé, de la sécularisation et de la laïcisation, qui semblent être des phénomènes irréversibles. Les Églises et le christianisme sont de nos jours ignorés ou méprisés, notamment le christianisme catholique, puisqu'il y a à présent une culture de la méfiance à l'égard du catholicisme, et les élites politiques et culturelles encouragent l'affranchissement ou la tolérance des éthiques condamnées par les églises chrétiennes. Le conformisme chrétien est persiflé, tourné en dérision, et cela malgré la tendance évidente des Eglises chrétiennes de s'engager dans les grands problèmes de l'humanité, sans pour autant abandonner le prestige de la tradition, de l'ordre et de l'autorité.[2] Toute déclaration d'un dignitaire ecclésiastique est aussitôt dénoncée comme représentant une ingérence dans la vie de la société et une preuve de cléricalisme, le ton de la culture et des médias contemporains étant athée, agnostique, voire même ambigu au moment où l'on parle de christianisme. Toutes les insultes et les critiques sont permises contre le catholicisme ! Elles sont surtout répandues dans les milieux artistiques, chez les amateurs de distractions et chez certains journalistes, promoteurs d'idolâtries autour de personnages et de sujets médiocres. Bien que le christianisme ait été, pendant deux millénaires, un facteur civilisateur, un liant entre les peuples européens, le prétexte de la division confessionnelle et du pluralisme religieux contemporain est fortement utilisé pour justifier la marginalisation du repère chrétien dans le profil de l'Union européenne. Même si le profil religieux et culturel de l'Europe ait subi des modifications, la présence de l'immense patrimoine bimillénaire de civilisation chrétienne n'impose-t-elle pas la nécessité de conserver et reconnaître la mémoire chrétienne ? Les nations historiques de l'Europe ont leur propre langue, histoire, territoire mais, en dépit du pluralisme confessionnel, toutes sont chrétiennes, toutes ont, parmi leurs repères identitaires, le christianisme, même si la place de ce critère n'est plus prioritaire dans le contexte de la sécularisation politique et culturelle. Même si le message du Christ se soit adressé à tous les peuples du monde, l'Europe représente en ce qui concerne le fait religieux une originalité indiscutable, étant le seul continent entièrement christianisé.[3] Les Églises chrétiennes, ainsi que les représentants de la chrétien-démocratie européenne soutiennent l'importance du repère identitaire chrétien européen, alors que la France a promu l'idée que la nouvelle constitution devait s'inspirer « de l'héritage culturel, religieux et humaniste de l'Europe, des valeurs toujours présentes dans son patrimoine, étant ancrée dans la vie de la société, et du rôle

BDD-A2231 © 2006 Gerflint
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:36:52 UTC)

central de la personne humaine et de ses droits inviolables et inaliénables… etc. »[4] La culture et la civilisation européennes contemporaines sont pratiquement dominées par *l'héritage humaniste*, rationaliste et laïciste, puisque la mémoire chrétienne a subi au fur et à mesure un processus de *décoloration*, suite à la longue sécularisation et au renversement de la conception hiérarchique du lien entre l'humain et le divin, ce qui a engendré, il y a cinq siècles déjà, les trois grandes transformations spécifiques à la modernité : la transformation de la pensée, de la liaison en société, du cadre des activités sociales, culturelles et politiques.

La question de la sécularisation a traversé cinq cents ans de modernité et a engagé toutes les générations, a été présente dans tout l'espace européen, sous des formes qui ont varié d'un pays à l'autre, en fonction des conditions historiques singulières. Le renforcement du rôle de l'État dans le cadre de la *cité terrestre* s'est accompagné de la marginalisation du rôle social des Églises chrétiennes ! Bien que le christianisme ne pût pas être éliminé (en dépit des expériences de déchristianisation, telles que les révolutions et les totalitarismes du XXe siècle), il a été au fur et à mesure miné, perdant son rôle unificateur des valeurs et des comportements sociaux. Des secteurs entiers de l'activité humaine ont commencé à s'affranchir de l'influence des Églises chrétiennes et du sacré religieux.[5] Les sociétés modernes – principalement européennes modernes – sont de nos jours moins religieuses, non pas pour être plus rationnelles, mais pour être *amnésiques*, devenant de plus en plus incapables, durant les deux derniers siècles, à transmettre la mémoire qui g0ît à l'intérieur de leur existence religieuse. Le grand paradoxe de la modernité a été d'avoir évacué le besoin et le sens de la religion chrétienne sous ses formes historiques (l'amnésie), tout en récupérant le lien avec le religieux sous ses formes utopiques. Puisque la sécularisation des valeurs chrétiennes a été toujours une forme religieuse, consistant dans l'intention de faire de l'homme l'unique responsable de son destin. La divinisation de l'Homme a alimenté l'illusion d'une nature humaine immuable et prométhéenne. La raison humaine a été substituée à Dieu et ce transfert de sacralité a fait naître le rêve audacieux que la rationalité de l'homme sera toujours présente dans la continuité de l'esprit religieux. Le christianisme, généralement les religions de nos jours se confrontent au risque de la dissolution en humanisme et à l'éthicisation de la religion institutionnelle, entraînée dans des débats éthiques contemporains sur des thèmes telles que solidarité, pauvreté, guerre, paix etc.[6]

L'attitude critique, l'indifférence ou le mépris pour le christianisme ont des motivations beaucoup plus anciennes et très différentes, mais le principal rival, apparu il y a quelques siècles, en est l'esprit rationaliste sécularisant, qui a encouragé le doute devant le mystère divin et par la suite, de plus en plus courageusement, surtout à partir du XIXe siècle, la négation de l'existence de Dieu que les idéologies, les nouvelles *religions modernes*, ont remplacé par de nouvelles idoles et idolâtries ! L'existence de différentes dimensions de la sécularisation explique les évolutions spécifiques, diverses et mêmes divergentes des sociétés à l'époque moderne et contemporaine. La lente émancipation de la société civile a été *économique*, par le développement du capitalisme, *politique*, par la séparation entre l'Église et l'État, *culturelle*, par l'autonomie de la recherche scientifique, philosophique et artistique, enfin, *morale*, par l'autonomie relative des valeurs morales, individuelles ou collectives. Les multiples discours idéologiques, scientifiques, religieux etc., fabriqués, commercialisés et soutenus par les nouvelles institutions modernes, ont conditionné la production de valeurs aux XIXe et XXe siècles et sont devenus les nouveaux *lieux théologiques*. Cependant aucune institution moderne n'allait pas se trouver dans la situation *sacerdotale* de dire la vérité pour tous les membres des sociétés ! Les Églises chrétiennes, pour lesquelles la ville était plus *immorale* que le monde villageois, ont hésité ou n'ont pas réussi au XIXe siècle à en réaliser l'évangélisation, à rendre plus efficace l'activité du clergé à l'intérieur de cet habitat en vue d'assurer la fidélité religieuse. D'autre part, le travail dans les manufactures ou les fabriques favorisa en quelque sorte l'écartement des lieux du culte, du temps liturgique, et même le non-respect du repos dominical. La mutation sociale survenue suite à l'industrialisation

BDD-A2231 © 2006 Gerflint
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:36:52 UTC)

et à l'urbanisation entraîna la désintégration des cadres traditionnels de la pratique religieuse séculaire.[7] Le christianisme fut affecté à partir du XIXe siècle par la nouvelle population de valeurs culturelles, idéologiques, politiques etc., métamorphosées en légendes locales, principalement par les sociétés du spectacle du XXe siècle ou de nos jours. Les conceptions et les convictions chrétiennes perdirent leur contour, pour s'être retrouvées dans le langage commun d'un *exotisme* mental. La tentative scientifique de rationalisation de la connaissance fut remplacée au XXe siècle par une folklorisation inquiétante et progressive des vérités d'autrefois ! La folklorisation de la dimension religieuse signifia surtout le retour à des phénomènes *du temps jadis*, du type hérésie, mystique, retour aux légendes et aux mythes, à la littérature religieuse populaire. Les illusions périodiques du retour, présentes au XXe siècle et même de nos jours, à une pensée religieuse ne signifient pas un retour à la religion traditionnelle, ni la solidarité avec les grandes institutions ecclésiastiques unificatrices !

Dans les conditions des grandes confrontations contemporaines, fondées sur des conceptions différentes en ce qui concerne la religion, la démocratie, les identités, la mondialisation etc., toute réflexion sur la sécularisation ou la laïcisation représente une nécessité. Une bonne compréhension de la tension contemporaine, latente ou violente, exige des analyses plus profondes que les événements spectaculaires ou que les idées à la mode préférées tant par l'empire médiatique que par les milieux intellectuels et universitaires. Eviter les erreurs d'analyses à ce sujet signifie nécessairement renoncer à l'isolement artificiel des réalités contemporaines, détachées de leurs racines anciennes.[8] Des manifestations de sécularisation se sont fait ressentir beaucoup avant les temps modernes, dans les rapports entre la théologie et la politique, deux autorités ayant disputé leur supériorité dans le monde ; aussi peut-on parler d'un certain héritage sécularisant antique et médiéval ! Les temps antérieurs à la modernité étaient dominés par la vision d'un monde donné par Dieu, quasi-immobile, avec une civilisation qui se transmettait presque non-altérée d'une génération à l'autre. Cette vision collective sur la vie et la société encouragea l'obédience et le désir de conserver les structures sociales consacrées par la tradition. Face à la tentation théocratique du pouvoir ecclésiastique médiéval, le pouvoir temporel, appuyée par les arguments des juristes, revendiqua peu à peu l'autonomie du séculaire ! La fin du Moyen Age peut être considérée comme une lutte entre les visions anciennes, qui s'efforçaient à ne pas périr, et les nouvelles visions, qui voulaient survivre, mais le phénomène le plus significatif en a été le rétrécissement de l'abîme entre le sacré et le profane. Dans toutes les époques, l'espace du sacré a été disputé par des forces importantes et antagonistes, l'Église et l'État, qui voulaient, chacun de son côté, imposer leur autorité souveraine sur la société ! A partir du XVIe siècle, quelques événements historiques ont décisivement influencé la rupture avec la pensée et l'organisation du Moyen Age : la Réforme protestante du XVIe siècle, le mouvement des idées philosophiques et scientifiques des XVIIe-XVIIIe siècles et la Révolution française de 1789, avec un écho extraordinaire dans l'espace européen.[9] La sécularisation s'est donc accélérée suite à la Réforme protestante et aux révolutions modernes, prenant même l'aspect d'une violente déchristianisation. La compréhension ambiguë de la relation entre le transcendantal et le temporel allait créer une ambiguïté dans les rapports entre l'Église, l'État et la Société, ce qui engendra des tensions, des confrontations dramatiques, atteignant le paroxysme au XXe siècle !

Cinq siècles auparavant, l'impact de la Renaissance et de la Réforme protestante accéléra le renversement du règne du divin, de l'invisible, renversement imposé par les esprits de plus en plus fascinés par la raison. Diviniser la raison, l'élever au rang d'une puissance supérieure était la suprême pierre de touche de la vérité et du progrès. La Révolution anglaise du XVIIe siècle, bien que fondée sur l'idée du progrès, visait en fait un progrès englobé dans l'idéal religieux ! Par contre, la Révolution française remplaça l'eschatologie chrétienne par les idéologies d'un âge nouveau, complètement sécularisé, construit sur les débris du passé. La *nouvelle foi* était fondée sur les forces de l'homme de forger par ses propres bras un monde supérieur.[10] Le passage du théocentrisme à

BDD-A2231 © 2006 Gerflint
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:36:52 UTC)

l'anthropocentrisme, l'affranchissement des Lumières de la tutelle divine et de l'État de celle des Églises ouvrirent la voie à des changements profonds dans la mentalité, la civilisation et la culture européennes. De même, l'hostilité des sciences (en courageux assaut en Occident après la Renaissance) à l'égard du mystère de la transcendance détruisit l'image sacrale du monde et du paradis mythique, encouragea l'émancipation morale et intellectuelle des gens ! Evitant le cadre contrôlé par l'Église et l'État, les savants et les philosophes révolutionnèrent la pensée et imposèrent, selon le modèle de Descartes ou de Newton, les exigences d'une science moderne. Au siècle des Lumières, la science, la philosophie et l'art entrèrent en conflit dramatique avec l'Église. Si les théologiens furent été retenus par l'exigence canonique de la Révélation, la pensée philosophique des XVIIe-XVIIIe siècles appauvrit la Révélation ! Dieu fut aligné à la raison, subordonné à l'intelligible, rompu de toute référence au Dieu de la Révélation chrétienne. Voici pourquoi la pensée occidentale moderne a germé le noyau de la *désacralisation*, c'est-à-dire l'octroi une autonomie totale, sans référence à ce que signifie fondement ultime de la condition humaine terrestre (profane), finie et fragile *!* La *désacralisation* religieuse fut considérée d'un point de vue optimiste, comme une délivrance de l'homme de ses contraintes, angoisses et espoirs liés à la transcendance divine. C'est pourquoi elle encouragea le développement des idéologies progressistes, favorisa la croyance dans la toute puissance de la raison humaine et déchaîna donc le culte d'une liberté, souvent anarchique, qui loin d'épanouir l'être humain en amplifia l'angoisse et le sentiment de frustration.

L'affirmation de la raison ou de la rationalité contre l'autorité divine et la tradition ecclésiastique signifia l'acceptation d'une mentalité du transitoire, de l'éphémère, de l'aléatoire, contre l'éternel. Cette conversion encouragea la tendance accentuée du séculaire, sans pour autant donner une réplique satisfaisante à la grande angoisse de la mort ![11] La philosophie des Lumières et les esprits progressistes eurent la tendance de considérer que le chemin de la sécularisation était bon, puisqu'il signifiait la rupture avec les comportements « d'avant », considérés superstitieux. En dépit des efforts de quelques représentants de l'Aufklärung de sauver l'essentiel du message chrétien, la victoire de la raison imposait, aux yeux des philosophes, une vigilance accrue face à la fascination « dangereuse » de la mythologie chrétienne ! Les voix agressives de la dé- mythisation du christianisme au XVIIIe siècle encouragèrent aussi la méfiance à l'égard des Églises chrétiennes, mais la rupture avec ces vieilles racines chargea la conscience moderne d'une multitude de questions concernant l'homme, la société, la nature, l'univers, la mort, questions qui après le défrichement du christianisme restèrent sans réponse. Le renforcement du prestige de la raison humaine, l'aspiration vers le progrès, le plaisir de la vie invoqué par les Lumières furent repensés par les esprits romantiques, qui se sentaient attirés par le passé historique et le mystère divin : *« D'où part la lumière que nous appelons existence et dans quelle nuit allait-elle s'éteindre ? L'absence de religion et généralement l'esprit rationaliste et philosophique lié à la vie efféminé, abaisse les âmes, concentre toutes les passions dans l'inanité de l'intérêt personnel, dans l'abjection du moi humain, sapant discrètement les véritables fondements de notre société* », réfléchissait Chateaubriand. Cependant les nouveaux christianismes des romantiques représentèrent une nouvelle lecture, voire une entorse des Evangiles et de la tradition chrétienne, faisant des emprunts considérables aux mythologies antiques et à la tradition des Lumières. Les séduisantes conceptions utopiques du XIXe siècle furent soit calquées sur le christianisme soit s'en délimitaient de manière ostentatoire, proposant, au grand mécontentement des Églises chrétiennes, un « ré-enchantement » du monde, une nouvelle eschatologie.[12]

Le repliement mental instauré par les Lumières en faveur de la *cité terrestre* connut des expériences contradictoires et traumatisantes au XIXe et XXe siècle. Au XIXe siècle, le devenir des États de la raison, joint à l'émergence des idéologies s'opposa frontalement à la présence active de la religion chrétienne en société (le républicanisme, le socialisme, la pensée libérale), entretenant en ce sens un débat virulent et tendu dans

BDD-A2231 © 2006 Gerflint
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:36:52 UTC)

les sociétés européennes. L'affranchissement de la culture et de la science des différents dogmes des Églises chrétiennes entretint la confrontation entre les diverses conceptions sur le monde et la société, conceptions dont la mise était l'éducation publique ! La nouveauté essentielle du XIXe siècle fut la mise en acte d'une *bifurcation du collectif* uniquement vers la sphère politique et civile, celle religieuse étant marginalisée vers le domaine privé. La France allait être la plus avancée en ce qui concerne la sécularisation, puisque la vision libérale y réduisit de manière intransigeante le fait religieux à un fait individuel et privé. Cette marginalisation de la religion (qui, au moins jusqu'à présent, semble être irréversible !) avait été prophétisée dès le XIXe siècle par La Mennais, qui dans *Essai sur l'indifférence en matière de religion* annonçait l'imminente disparition de la croyance religieuse face au progrès de la science, au triomphe de la raison ! E. Renan offrait sa propre réflexion prophétique, selon laquelle la religion devait irrévocablement devenir *une affaire de goût personnel* ! La religion n'inspira plus décisivement les croyances collectives, ne dicta plus les valeurs communes, et la *bataille des valeurs* fit des sociétés européennes un terrain des différenciations et des confrontations intérieures et internationales.[13]

Au XIXe siècle, le christianisme perdit son caractère unique, conséquemment soutenu par les Églises chrétiennes, et devint un syncrétisme assimilé à la mythologie politique. La redécouverte et la réinvention des visions chrétiennes pendant les révolutions (surtout en 1789 et 1848) dans tout l'espace européen s'expliquent par l'immense effervescence des nouvelles options sociales, politiques et nationales, qui n'hésitèrent pas à sonder l'horizon d'attente et les mythes collectifs traditionnels. L'image théologique de Jésus-Christ, symbole de l'Amour, fut remplacée par celle d'un Jésus-Christ devenu symbole du désespoir, avocat du refus de ce monde inéquitable et malheureux, garant de la violence révolutionnaire, symbole d'un nouvel ordre utopique ! L'esprit du XIXe siècle fut à tel point fondamentalement et presque généralement favorable aux néo-christianismes, libéralismes, démocraties, nationalismes qu'il encouragea la fin des orthodoxies chrétiennes ! Le déclin de l'autorité monarchique et des prêtres au XIXe siècle renforça le prestige de quelques créateurs du domaine de l'art, de la poésie, de la culture et de la politique, qui devinrent l'incarnation moderne des valeurs et de la morale sécularisée. Le Dictionnaire anglais d'Oxford, publié en 1851, conférait une nuance idéologique assez douteuse à la vision sécularisée du monde, définie comme doctrine qui soutenait que la moralité doit se fonder sur le bien-être atteint dans cette vie, excluant tout critère issu d'une croyance en Dieu ou dans une autre vie. La croyance en Dieu et dans les vertus religieuses avait pour alternative la confiance dans « la bonté de l'Etat », dans la sacralité de la Nation, instance destinées à rendre justice, à assurer l'égalité sociale par la suppression idéale des différences entre les hommes, la foi dans les vertus suprêmes de la raison, du progrès de la science et de la technique etc. Il s'agissait en fait de prêcher une nouvelle foi, dans l'État et le Citoyen, en tant que modèles idéaux, qui devaient orienter toute la pédagogie communautaire ![14]

La naissance des nations européennes modernes eut lieu toujours dans la « coquille » du christianisme et signifia résurrection de cet « état originaire » idéal, fraternel et égalitaire, mise en pratique d'un projet révolutionnaire à même de régénérer la communauté fermée et imprégnée de ses idéaux, vigilance devant les altérités concurrentes ! Ce transfert de sacralité permit au fond à *la foi nationale* de faire appel à la sensibilité chrétienne et à la mémoire collective, de reprendre *la voie spirituelle*, qui signifie retour aux origines, fidélité, dévotion et un sens eschatologique qui vise au salut ! Partout en Europe du XIXe siècle, la nation se substitua à l'Église en tant que société globale, suffisante à elle-même, et le problème de l'unité devint politique. Cependant *les nations ont une vocation exclusivement religieuse*, chaque nation invoquant la prédestination et la protection divine, la vocation messianique. Une union s'instaura entre la religion et le fait national, reprenant la relation de l'ancienne alliance entre la religion et la dynastie. Bien que la religion eût constitué un repère identitaire, d'une importance prioritaire en Europe centrale et de l'Est, l'on peut parler d'une relation paradoxale – tant d'alliance

BDD-A2231 © 2006 Gerflint
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:36:52 UTC)

que conflictuelle – entre la religion et la nation moderne, les deux ayant des vocations universelles ! La rivalité entre la religion et la nation pour l'obtention de l'adhésion et de la ferveur sentimentale du peuple n'est pas un aspect négligeable dans l'analyse de la modernité. La tendance nationaliste d'idolâtrer la nation fut considérée un écart de l'esprit chrétien ! Les idéologies firent de « la sainte nation » une religion sécularisée.[15]

Le transfert de sacralité vers les instances terrestres, tels que la patrie, la nation, les héros, l'État etc. devint une vertu idéologique et scientifique qui domina les nouveaux élans politiques-culturels européens au XIXe et au XXe siècle. Cependant ce transfert épuisa les anciennes valeurs et les symboles chrétiens. La raison, la liberté, l'action, l'objectivité devinrent la clé que la culture européenne fit tourner en quelques directions dominantes dans l'espoir d'apprivoiser les mœurs et de résoudre les grands problèmes des sociétés. La connaissance et la culture, éloignées de la religion, s'investirent dans la sphère des identités nationales, des idéologies et des pouvoirs qui devinrent ainsi les forces occultes, réifiés des deux derniers siècles. Les stratégies adoptées par les communautés religieuses furent le désaveu ou l'adaptation au monde moderne, enclin à la sécularisation et à la laïcisation. Les Églises chrétiennes, catholique surtout, eurent une attitude méfiante et militante, vécurent sur pied de guerre avec la modernité, se considérant *assiégées de tous côtés par les impiétés et les hérésies*, par la dégradation des mœurs et l'altération de l'esprit. Pour l'Église catholique, les philosophies modernes apparaissent comme les expressions de l'orgueil de l'intelligence humaine. Affaiblie par l'assaut des philosophies, des idéologies et des sciences, l'Église persévéra à ne voir dans les révolutions que le désordre, l'immoralité, et dans le rejet de la hiérarchie et de l'autorité politique et religieuse uniquement les preuves de l'existence du démon et de ses travaux irréfléchis sur la terre. L'Église chrétienne occidentale entra en crise majeure après la Révolution française, se confrontant aux graves problèmes déterminés par l'apparition du libéralisme politique dans les pays catholiques, par le développement démocratique et industriel. Traditionnellement l'Église avait été liée aux grandes monarchies auxquelles elle avait assuré la légitimité religieuse, tandis que le développement libéral impliqua la démocratisation de la société et du pouvoir, ainsi que la lutte contre le cléricalisme, contre l'Église même.[16]

En dépit des progrès du rationalisme, l'Europe demeurait *une terre du christianisme,* même si la première moitié du XIXe siècle connut une rénovation de la pensée et des pratiques religieuses des Églises catholique et protestante. Séparées par une autorité centrale, les Églises protestantes sympathisèrent soit avec les tendances libérales, soit avec les courants traditionalistes ! Renforçant sa hiérarchie et la centralisation, l'Église catholique refusa, par la voix du pape, de s'adapter au monde moderne, tant sous aspect politique que scientifique. Léon XIII fut le premier à penser à s'adapter à la nouvelle société industrielle et aux découvertes scientifiques. Malgré les condamnations sévères de Grégoire XVI et de Pie IX, un catholicisme libéral s'efforçait de s'adapter à un présent pressant. Les rapports entre l'Église et l'État constituèrent un problème majeur du siècle, d'autant plus que l'Église romaine fit de son mieux pour défendre les intérêts des communautés catholiques minoritaires du territoire européen, ce qui du point de vue des États apparaissait comme une politique de division ! Le XIXe siècle signifia, principalement en France, la reprise du mouvement de séparation totale des deux sociétés, civile et ecclésiale, bien que la rupture ne se consommât qu'après un siècle de querelles, en 1905, suite au vote qui séparait l'Église de l'État en un climat de « guerre religieuse », prolongeant ainsi l'hostilité religieuse et l'anticléricalisme de la vieille révolution de 1789 !.[17]

La vocation mondaine de la modernité aux XIXe-XXe siècle fut profondément millénariste, signifiant la régénération du monde sur des bases égalitaires dans un *royaume* de la paix, de l'unité et de l'harmonie. Cette attente millénariste/messianique sécularisée donna un nouveau sens à l'Histoire, dont les changements ne sont strictement liés au plan divin, car ils concernent uniquement les expériences des humains et des sociétés.[18]

BDD-A2231 © 2006 Gerflint

Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:36:52 UTC)

Le millénarisme/chiliasme moderne sécularisa le *Royaume* extra-temporel de Dieu en un paradis de la civilisation qui allait venir, et la violence des premières révolutions modernes essaya d'accélérer l'instauration de la nouvelle ère ! Le recul du christianisme au XIXe siècle fut suivi par la prolifération de différentes idéologies, comme « formes d'adoration de l'homme par l'homme », adoration de l'individu (individualisme), du groupe social (nationalisme), de l'État (communisme). Les « religions politiques » créèrent les plus perverses images millénaristes, le nazisme, le fascisme, le communisme, qui pour toutes les Églises chrétiennes représentèrent une *Apocalypse* du XXe siècle ! Elles essayèrent d'occuper la place laissée libre par la marginalisation du christianisme, s'insinuant comme de nouvelles idéologies du salut ! Le communisme a sa dimension « religieuse », comme « anti-religion chrétienne » ou athéisme, dans la mesure ou il transfère sur la terre l'espoir du bonheur, prétend de la part de ses adeptes le dévouement total, voire le sacrifice à la cause, la croyance absolue dans la vérité de cette cause, l'intolérance, le fanatisme destructif face aux idéologies rivales ! Tout comme les anciens dogmes, les communismes du XXe siècle donnent une interprétation globale du monde, expliquent les catastrophes présentes et offrent des solutions pour un prétendu salut ! Dans les visions communistes, le royaume de la justice conserve les traits de la tradition millénariste d'origine judéo-chrétienne : égalité entre les hommes, communauté des biens etc. , mais par rapports au christianisme, qui mettait l'accent sur les acquis spirituelles, le communisme (et les divers socialismes) font une priorité du bien-être matériel et de l'égalité sociale, qui doit être obtenue par l'organisation rationnelle et scientifique de la société. De même, le socialisme moderne remplace l'amour chrétien par la concurrence et l'envie, qui sont à la base de l'égalitarisme ![19]

Le millénarisme nazi avait pour objectif le pouvoir et la domination d'une communauté humaine particulière, justifiée par l'excellence raciale allemande et la valeur de ses créations historiques. Pour atteindre un tel but nationaliste, tous les moyens étaient bons, y compris l'extermination des races dites inférieures ! La nazisme ranima l'ancien mythe pessimiste allemand « de la lutte des dieux », de la fin catastrophique du monde, au cours de laquelle dieux et humains sont exterminés, et le monde va renaître, se régénérer. Cette vision encourageait l'espoir et la certitude d'un « nouveau commencement », d'un retour - mythique ! – à la splendeur et à la grandeur originaire du peuple allemand. Guidé par les valeurs originaires du sang, de la patrie, de la hiérarchie, le nazisme rejeta brutalement le capitalisme, la démocratie et la rationalité ![20]

Les grandes conflagrations du XXe siècle provoquèrent des destructions, des reculs économiques, ce qui mit à l'épreuve la marche triomphante du progrès et la crédibilité des idéologies. Le climat d'après guerre rouvrit en Occident le problème du néo-humanisme, qui était loin de ce que signifiait alors l'humanisme chrétien, et les sympathies de Sartre pour le marxisme fascinèrent un grand nombre de jeunes intellectuels. Dans les années '60 Paris lança, par la revue *Planète* et le livre de succès *Le matin des magiciens*, 1961, la mode de populariser tant la science que l'occultisme, l'astrologie, la littérature scientifique-fantastique. Les milieux culturel, philosophique, idéologique, littéraire, artistique, cinématographique, journalistique européens occidentaux furent dominés par des idées et clichés tels que : l'absurdité de l'existence humaine, l'aliénation, l'engagement, la condition sociale, les empreintes du moment historique d'après guerre, continuant à être hantés par les fantômes de la guerre etc. La réplique à l'atmosphère sombre, insipide, d'insécurité, fut l'impact charismatique et triomphal des « dernières découvertes scientifiques », la science *salutaire* promettait une perfectibilité continue sans bornes, une connaissance exceptionnelle de ce que signifiait *la nature et la vie* ! Vers le milieu des années '60, l'occultisme et les doctrines ésotériques jouirent d'une immense popularité, ainsi que les alchimies orientales, les pratiques tantriques, chamanistes, le yoga etc. Le retour au religieux, comme le concevaient certains philosophes orientaux, différait de la vision du Concile de Vatican II (1962-1965). Les sociétés occidentales des années '60-70 vivaient dans une conception athée sur le monde, étant moins sensibles aux textes officiels du Saint-Siège. Lors du Concile, l'Église catholique repensa en

BDD-A2231 © 2006 Gerflint
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:36:52 UTC)

profondeur sa mission dans et pour le monde. *Gaudium et Spes* exprima le besoin de l'Église de parler du destin concret et historique des hommes, ce qui signifia une ouverture positive vers les réalités de la vie et de la société. Le Concile Vatican II changea l'attitude de l'Église catholique, par l'*aggiornamento* avec le monde moderne, informa l'opinion publique de sa doctrine et de ses intentions au sujet des questions majeures, telles que la liberté religieuse, l'éducation chrétienne, la relation avec les autres religions, la morale conjugale, et exprima son inquiétude en ce qui concerne le communisme, l'escalade des armes nucléaires, la pauvreté etc. D'ailleurs, à partir de 1945 l'Église catholique commença à faire la différence entre laïcité-régime juridique et l'inacceptable laïcisme-idéologie, pour lequel le sacré est incompatible avec l'ordre rationnel des sociétés modernes, avec le respect pour les droits de l'homme ![21]

Le moment Mai 1968 ouvrit l'ère d'une nouvelle attitude à l'égard de l'autorité et des normes – moment de lancer le slogan *C'est interdit d'interdire !* , d'initier de nouvelles conduites devant les traditions et les valeurs ; aussi est-il considéré un événement fondateur, un crépuscule de la modernité. C'est le début d'une nouvelle civilisation, avec des changements de mœurs, qui allait toucher les sensibilités profondes de la société, la croyance, la pudeur, le plaisir etc. Aucune autre jeune génération n'avait été aussi différente de ses parents et ses grands-parents ! Cette génération, issue massivement de l'exode rural généralisé, ne se retrouva pas dans l'atmosphère frustrante des grandes villes universitaires et devint la source de mutations inexorables. La culture juvénile devint un ferment contestataire des valeurs et du régime capitaliste, un critique de la société de consommation. Après 1965, la culture juvénile se dilata à l'échelle mondiale, devenant l'accélérateur des mutations social-culturelles en cours. La culture des jeunes gens devint la matrice de la révolution culturelle des dernières décennies du IIe millénaire.[22]

Ce n'est pas le christianisme qui attira les jeunes, principalement les intellectuels, mais plutôt l'astrologie, tendance issue de « la crise culturelle de la société bourgeoise », du fait que l'astrologie apparaissait comme une gnose qui impliquait une vision révolutionnaire sur la nouvelle époque, du Verseau. La période d'explosion de l'occultisme furent les années '70, lorsque l'intérêt pour l'astrologie s'accrut, intérêt jamais éteint, malgré la persévérance avec laquelle l'Église chrétienne avait condamné, depuis plus d'un millénaire et demie, le fatalisme astrologique. Dans un monde sécularisé, vidé du sens profond de l'existence, l'horoscope dévoile une liaison mirifique entre l'homme et… l'Univers, considéré tout de même divin ! Le mystère de la prédestination cosmique-divine est la dimension para-religieuse de l'astrologie, qui ne traite pas de thèmes théologiques « difficiles », telles que l'existence de Dieu, l'origine de la Création, les sources du mal etc., et qui diffère de la vision scientifique, toujours ambiguë, sur le cosmos, résultat du hasard ! La prolifération des cultes et des sectes dans les années '70-'90, qui proclament plutôt l'insatisfaction à l'égard des Églises chrétiennes qu'une crise des dogmes et des institutions ecclésiastiques, signifia aussi la sortie de « l'absence de sens » de la vie moderne, une redécouverte de la sacralité de la nature, ce qui prépara la « révolution sexuelle », la nostalgie d'une existence paradisiaque sans tabous et inhibitions.[23]

Les angoisses de la fin du IIe millénaire, fruits des guerres, épidémies, calamités terrestres ou cosmiques, encouragèrent cette manière de « retour du religieux » sur un terrain mental envahi par l'athéisme, l'agnosticisme, le luciférisme, le satanisme et, bien sûr, le christianisme ! L'idée généreuse que le début du millénaire signifiait une revitalisation du christianisme n'a pas de ressources solides dans les réalités contemporaines, même si pendant les dernières décennies du XXe siècle elle a conduit à une réconciliation entre les Églises chrétiennes et quelques idéaux du monde contemporain, telle que la démocratie. Une analyse attentive des mentalités contemporaines démontrent que la représentation traditionaliste-chrétienne du bonheur – bonheur qui n'est pas de ce monde ! – est marginale par rapport à la fascination des paradis mondains artificiels, qu'il y a de nos jours un « goût » du bonheur et du bien-être, une *délicieuse* tentation

BDD-A2231 © 2006 Gerflint
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:36:52 UTC)

de *plonger* dans l'enfer de la débauche et de la curiosité. Cependant à la différence de l'Enfer irréversible de Satan, de celui contemporain *l'on peut revenir à tout moment*, sans frôler des risques majeurs. La *privatisation* de la morale eut un effet contagieux dans tout l'espace européen, à cause de l'implication du politique qui voulait satisfaire l'horizon d'attente de la jeune génération. Le retrait de l'ordre moral secoua les frontières entre loi et bonheur, bien et mal, au nom des droits fondamentaux des hommes au bonheur immédiat ! Moral et légal ne coïncident plus, ce qui représente probablement l'aspect le plus neuf et le plus radical de la sécularisation. C'est le dernier triomphe du libéralisme ! L'État est neutre, renonce à disposer de son autorité dans l'enseignement moral ! C'est ainsi qu'ont disparues les dispositions discriminatrices pour les actes de violation de la morale, tels que la contraception, le concubinage, l'homosexualité, le clonage etc.[24]

Une partie de l'opinion publique est enclin à faire de la liberté des mœurs un critère de la modernité et de l'émancipation du monde. De sorte que l'hostilité des Églises envers ces tendances est considérée mentalité archaïque. Cependant la religion chrétienne n'est pas la seule à avoir subi un processus de désenchantement, la politique l'a fait aussi. *L'éclipse du politique*, qui ne modèle plus la société, est généralement influencé par le système sous-politique de la modernisation scientifique-technique-économique, dont la logique impose des changements que le politique ne peut pas maîtriser. *La méfiance à l'égard du politique*, de sa capacité d'améliorer décisivement les choses, puisqu'il n'apparaît plus comme un grand pouvoir dans le cadre de la société : les institutions politiques deviennent les administratrices d'une évolution qu'elles ne planifient plus et où elles ne peuvent plus intervenir, tout en étant responsables ! La nouvelle composition du rôle de la religion dans l'espace public ne signifie pas la reprise du pouvoir du religieux dans les conditions de laïcisation indiscutable des institutions publiques, mais plutôt la tendance de l'État de s'associer « les familles spirituelles » en quête de règles et de solutions à des questions fondamentales, tels que l'avortement, le SIDA etc.[25]

Même les analyses moins passionnées parlent du fait qu'on vit à un moment crucial, d'angoisses multiformes, d'inquiétudes économiques, écologiques, de menaces terroristes, que l'Europe et le monde entier traverse une nouvelle crise de conscience, en quête de valeurs capables de refaire un équilibre qui semble perdu ! Cependant ces générations des années '90 n'ont connu que la société sécularisée et ont la tendance de privilégier les objectifs matériels et les réussites techniques, la dimension spirituelle étant abandonnée à des réflexions qui évitent d'aborder les mystères profonds du monde. On devrait de nos jours réfléchir d'avantage aux paroles célèbres de Hamlet : *il y a plus de choses entre le Ciel et la terre que les mots de votre philosophie !*

La sécularisation a constitué l'une des dynamiques de la civilisation occidentale, et le christianisme s'est lui-même transformé depuis son enfance jusqu'à nos jours. Certaines voix affirment qu' « on est encore *au début de l'ère chrétienne des néandertaliens de l'esprit et de la morale,* que le christianisme est encore une « religion jeune » ou *vielle et jeune à la fois*, en fonction des références choisies ! Peut-on dire que l'histoire du christianisme vient de commencer, puisque tout ce qu'on a réalisé dans le passé, ce qu'on appelle à présent l'histoire du christianisme ne serait que des tentatives de se réaliser ? Depuis deux millénaires, à cause de l'inertie des mentalités collectives, fort fascinées par les traditions folkloriques et par les audacieuses idées philosophiques et politiques des époques, on ne pourrait parler que d'adaptations, superficielles, du christianisme européen.[26]

Les chrétiens sont-ils les *dinosaures* d'une race en train de disparition, comme les présentent les visions réductrices et peu convaincantes qui identifient les règles à des conceptions irrationnelles et dépassées ? Est-il juste de confondre le christianisme à ses expériences historiques, à ce que les critiques appellent énergiquement les « pages noires » des erreurs, des silences et des crimes commis sous le signe de la croix ? Peu d'institutions de notre temps ont ouvertement et loyalement fait leur *mea culpa* comme les Églises chrétiennes ! Ce n'est pas juste de ne parler que des « longs pêchés

BDD-A2231 © 2006 Gerflint
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:36:52 UTC)

du christianisme historique » et de passer sous silence l'apport positif immense du christianisme à la civilisation européenne ! Parmi ses préoccupations essentielles l'on peut mentionner à l'époque médiévale les œuvres de compassion, qui ont été à la base des structures modernes de charité, des organismes de sécurité sociale etc., tellement bénéfiques de nos jours ! « Je ne sais pas ce que la religion va devenir demain, écrivait Michel de Certeau dans *La faiblesse de croire*, mais je crois fermement à l'urgence de cette théologie pudique et radicale. Nous vivons dans l'impossibilité angoissante de voir au-delà du futur, ce qui fait que l'horizon de la réalité programmée devienne inutile. La crise religieuse que traverse le monde européen est certainement réelle, c'est une traversée du désert. Cependant *le désert purifie*.[27] Selon certaines voix, l'urgence serait une enculturation qui permette l'immersion dans le message du christianisme, comme religion, de l'Incarnation, la nécessité de trouver un langage adéquat pour le présenter aux contemporains. D'autres opinions parlent d'une autre interprétation des textes chrétiens et de leur adaptation aux nouvelles situations et expériences vécues de nos jours ! Serait-il le prix à payer pour que le christianisme franchisse le seuil de l'avenir ?

Notes

[1]Alain Besançon, *Dilemele mântuirii. Criza Bisericii catolice,* Buc., Humanitas, 2001,p. 5-6, 224.

[2] René Rémond, *Le XIXe siècle (1815-1914)*, *Introduction à l`histoire de notre temps,* Paris, Éditions du Seuil, 1974, p. 205-207. Jean Delumeau, *Un christianisme pour demain. Guetter l`aurore. Le christianisme va-t-il mourir?* Paris, Hachette. Littératures, 2004, p.23. José Casanova, *Public Religions in the Modern World*, Chicago, University of Chicago Press, 1994. *Le réenchantement du monde*, sous la dir., de Peter L. Berger, Paris, Bazard Éditions, 2001, p. 119-123

[3] R. Rémond, *Religion et Société en Europe. La sécularisation aux XIX et XX siècles, 1780-2000*, Paris, Éditions du Seuil, 1998/2001, p. 280. Jean-Paul II, *Mémoire et Identité. Conversation au passage entre deux millénaires*, trad. par François Donzy, Paris, Flammarion, 2005, p. 111-130.J. Delumeau, *op. cit.,* p.22, 25-26, 47. Marcel Gauchet, *Le désenchantement du monde. Une histoire politique de la religion,* Paris, Gallimard, 1985, p. I. Jean-Paul Sironneau, *Sécularisation et religions politiques*, Paris, Mouton, 1982, p. 15-16, 75-79, 94-95.

[4] Jean- Michel Gaillard, *L`Europe sera laïque ou ne sera pas!* dans "Histoire", no.289, juillet-août 2004,p. 102

[5] Simona Nicoară, *O istorie a secularizării. De la Cetatea lui Dumnezeu la cetatea oamenilor (sec. XIV-XVIII),* vol. 1, Cluj-Napoca, Editura Accent, 2005, p. 15-17. R. Rémond, *op. cit.,* p.11,15.

[6]Jean-Paul Willaime, *Europe et Relgions. Les enjeux du XXIe siècle,* Paris, Fayard, 2004, p.264. J.-P. Sironneau, *op. cit.,* p. X-XI: Préface de Julien Freund. François Dosse, *L'Histoire,* Paris, Armand Colin/ HER, 2000, p. 124-125. Danièle Hervieu-Léger, *La religion pour mémoire,*Paris, Éditions du Cerf, 1993. *Le réenchantement du monde*, p. 6,123-127.

[7] R. Rémond, *Le XIXe siècle (1815-1914)*, p. 203-204.

[8]Jean Baubérot, Séverine Mathieu, *Religion, modernité et culture au Royaume-Uni et en France.1800-1914,* Paris, Éditions du Seuil, 2002, p. 289. Gérard Bensussan, *Le temps messianique. Temps historique et tmps vécu,* Paris, Librairie Philosophique J. Vrin, 2001, p. 15-21. Vezi O. Tschannen, *Les Théories de la sécularisation*, Genève-Paris, Droz, 1992, p. 293. J. Delumeau, *op. cit.,* p. 13-19,22.

[9] Michel Vovelle, *1793, La Révolution contre l'Église. De la Raison à l'Être Suprême*, Paris, Éditions Complexe, 1988, p.268-269.

[10] Ernst Hinrichs, *Alle origini dell'età moderna,* Editori Laterza, 2001, p. 81-82,94-103. J. Baubérot, *Laïcité 1905-2005, entre passion et raison,* Paris, Éditions du Seuil, 2004, p.105. J. Baubérot, S. Mathieu, *op. cit.,* p.40. Marcel Clément*, Réflexions sur la Révolution française* (Préface), dans Geneviève Esquier, *Une histoire chrétienne de la Révolution française*, Paris, Ed. De l'Escalade, 1989, p. 14-19.

[11] Jacques Le Goff, *Histoire et mémoire*, Paris, Gallimard, 1988, p. 88-95. *D`un millénaire à l`autre. La grande mutation*, sous la dir. De Francois L`Yvonnet, Paris, Albin Michel, 2000, p. 154-155, 175.

[12] *Histoire et mémoire,* coord. par Martine Velhac, Grenoble, 1998, p.26.

[13] Marcel Gauchet, *La religion dans la démocratie. Parcours de la laïcité,* Paris, Gallimard, 1998, p.14-15. R. Rémond, *Religion et Société en Europe*, p.267-268.Idem, *Le XIXe siècle (1815-1914)*, p. 199

[14] J.-P. Sironneau, *op. cit.*, p. 72, 79;557. André Reszler, *Mythes politiques modernes,* Paris, PUF, 1981, p.182-183.

BDD-A2231 © 2006 Gerflint

Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:36:52 UTC)

[15]M. Gauchet, *Le désenchantement du monde. Une histoire politique de la religion*, Paris, Gallimard, 1985, p.270-274, 279. Gil Delannoi, *Sociologie de la nation.Fondements théoriques et expériences historiques,* Paris, Armand Colin/HER, 1999, p. 95. R. Rémond, *Religion et Société en Europe*, p. 77; 152; 159-163; 221.

[16] *Nouvelle histoire des idées politiques,* sous la dir. De Pascal Ory, postf. R. Rémond, Paris, Hachete, 1987, p. 444 -445. R. Rémond, *Préhistoire(s) d un concile imprévisible,* dans "Notre Histoire", no. 193-194, nov.-déc. 2001, p.16.,73. Idem, *Le XIX-e siècle,* p. 194.

[17] Jean Claude Caron, Michel Vernus, *L'Europe au XIXe siècle. Des nations au nationalismes 1815-1914,*Paris, Armand Colin, 1996, p.276-278. *Histoire du XIX-e siècle,* Paris, Hatier, 1996, p.287.René Rémond, *op. cit*, p. 199. Toader Nicoară, *Clio în orizontul mileniului trei. Explorări în istoriografia contemporană,* Cluj- Napoca, Ed. Accent, 2002, p. 233.

[18] G. Bensussan, *op. cit.,* 15-17. Chantal Millon-Delsol, *Ideile politice ale secolului XX,* trad.V. Boari, Iaşi, Polirom, 2002, p. 82-84.

[19] Wilhelm E. Mühlmann, *Messianismes révolutionnaires du tiers monde*, trad. par Jean Baudrillard, Paris, Gallimard, 1968, p. 324-331,354.Emilio Gentile, *Le religioni della politica. Fra democrazie e totalitarismi,* Gius. Laterza & Figli, 2001, p. 71-74. S. Nicoară, *Naţiunea modernă. Mituri. Simboluri. Ideologii,* Cluj-Napoca, Ed. Accent, 2002, p.293-295, 295-305. Jean Servier, *L'Utopie*, Paris, PUF, 1979, p. 16.J. Delumeau, *Une histoire du paradis. Que reste-t-il, du paradis?* tome, 3, Paris, Fayard, 2000, p. 443, 467. J.-P. Sironneau, *op. cit.*, p. 205-206,361.

[20] *Ibidem,* p. 483

[21] Tzvetan Todorov, *Grădina nedesăvârşită. Gândirea umanistă în Franţa,* (Le jardin imparfait. Le pensée humaniste en France), trad. Buc., Ed. Trei, 2003, p. 270-273. *Le réenchantement du monde*, p.18. Mircea Eliade, *Ocultism, vrăjitorie şi mode culturale. Eseuri de religie comparată*, trad. du angl.par E. Bortă, Buc, Humanitas, 1997, p.19-22, 27-30, 88-89.

[22] Jean- Pierre A. Bernard, *Une "pensée 68"?, Nouvelle histoire des idées politiques,* p.694-710.

[23] Jean-François Sirinelli, *Génération 68, dans* "Histoire", no. 274, mars 2003, p. 62- 64, 66-67.M. Eliade, *op. cit.,* p.77-79,85-86.

[24] Robert Muchembled, *O istorie a Diavolului. Civilizaţia occidentală în secolele XII-XX,* trad. Em. Galaicu-Păun, Buc., Ed. Cartier, 2002, p. 346.

[25] M. Gauchet , *La démocratie contre lui-même,* p. 141.Ulrich Beck,*La société du risque. Sur la voie d`une autre modernité,* Paris, Aubier, 2001, p. 405. J.-P. Willaime, *Europe et Relgions,* p.9-11, 226, 242-246. R. Rémond, *Religion et Société en Europe*, p. 261-264.

[26] J. Delumeau, *Un christianisme pour demain,* p.33, 35. Hugh McLeod, *Secularisation in Western Europe, 1848-1914,* (London) New York, Macmillan PRESS LDT, 2000, p. 3-4.

[27]J. Delumeau, *op. cit.,* p. 43, 54-55, 75-76,196, 227.Michel de Certeau, *La faiblesse de croire,* Paris, Éditions du Seuil, 1987, p.259. *D`un millénaire à l`autre. La grande mutation*, p. 201-205, 207.

BDD-A2231 © 2006 Gerflint

Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:36:52 UTC)